

grande partie des dépenses militaires sont dissimulées dans les « dépenses extraordinaires », comme du reste partout ailleurs.

L'Empire Nippon, avec sa classe ouvrière effroyablement martyrisée, ses masses de paysans pauvres, acculés à la plus noire des misères, est un Etat capitaliste dont la structure, avec toutes ses profondes contradictions, dénotent un impérialisme moderne. Toute la politique japonaise est dominée par les Konzerns qui ont sous leur coupé les deux partis gouvernementaux. D'autre part, la collaboration étroite qui existe entre les féodaux et le capital financier, donne à ce dernier une influence directe sur l'armée et l'administration, dont les cadres se recrutent parmi les premiers. La concentration industrielle et la centralisation des capitaux, la fusion du capital industriel et bancaire, sous forme de grands Konzerns verticaux, a d'autre part atteint un stade assez élevé. 18 de ces Konzerns contrôlent 65 p. c. du revenu national et cinq trusts principaux régissent en fait toute la vie économique du pays. Déjà Sir Herbert Samuel, l'ancien ministre de l'intérieur britannique, constatait le « haut degré d'organisation de l'industrie japonaise » et le fait que « le contrôle des grandes affaires est entre un petit nombre de mains », afin d'alerter l'opinion des capitalistes anglais, pour moderniser leurs systèmes d'exploitation.

Mais ce qui caractérise surtout la structure économique de l'impérialisme japonais, c'est la survivance d'anachronismes féodaux à côté de centres industriels équipés d'une façon ultra scientifique, telle l'industrie cotonnière où l'introduction de machines automatiques, actionnées par de la main-d'œuvre féminine, a grandement abaissé le coût de la production.

Nous ne reparlerons plus de l'agriculture, dont l'état arriéré est compensé par l'exploitation intense du paysan japonais, du pouvoir féodal des propriétaires fonciers, comme exemple d'anachronisme, il suffira de prendre le nombre considérable de petites entreprises (55 p. c.) à caractère artisanal qui subsistent encore au Japon.

L'impérialisme nippon, par ses concentrations industrielles et sa centralisation financière, a certainement rattrapé les pays capitalistes les plus modernes et dans certaines industries les a dépassés. Certainement, l'état d'asservissement des paysans, vivant encore sous un régime féodal, la liquidation vertigineuse des industries artisanales, représentent des éléments contenant un potentiel respectable d'éruption volcanique. Mais jusqu'ici, grâce à l'emploi à une échelle très large de la main-d'œuvre féminine, la répression la plus féroce contre un mouvement ouvrier séparé géographiquement des centres d'activité prolétarienne des pays capitalistes, a contribué à renforcer l'armature de l'impérialisme japonais et a comprimé les contradictions naturelles de sa structure. Mais les velléités expansionnistes du capitalisme nippon, appuyé par les seigneurs féodaux, le pousse irrésistiblement vers la guerre. C'est d'abord sa marche vers le continent, c'est-à-dire vers la Chine, qui lui a déjà permis de mettre la main sur la Corée, le Chantoung et dernièrement le Mandchoukouo, cette marche continue et se heurtera inévitablement à la Russie, car pour le Japon c'est une nécessité impérieuse d'élargir d'une part ses sources de matières premières et d'autre part de déverser, sur de nouveaux territoires, son surplus de population.

La lutte pour la Chine est au fond celle pour l'hégémonie du Pacifique, où interviennent également l'Angleterre et les Etats-Unis. Il s'agit en somme d'une lutte pour la conquête exclusive des routes commerciales, aujourd'hui essentielles pour les impérialistes, et qui du Pacifique aboutissent vers la Chine, les Indes ; lutte qui ne peut aboutir qu'à une nouvelle conflagration mondiale.

Le Japon travaille et s'équipe en vue de cette éventualité. Peut-être verra-t-il, comme la Russie, sous le tzarisme, ses contradictions internes éclater violemment, lors de la guerre, ébranlant le pouvoir capitaliste et jetant les bases d'un essor de la classe ouvrière, comme ce fut le cas en Russie après sa guerre contre le Japon ? En tous cas, c'est fort possible. Et l'Empire Nippon, qui au XVIIIe siècle dut ouvrir ses portes à l'étranger sous la menace des canons de l'escadre américaine de l'Amiral Perry, qui aujourd'hui brandit ces mêmes canons en Chine, car il a depuis lors compris la leçon, verra fort probablement, à la lueur de la prochaine guerre impérialiste, ses propres exploités employer ces mêmes canons pour la lutte révolutionnaire.

Une quatrième internationale ou une réplique de la Troisième

(2e suite et fin)

Pour le reste, toute la méthode critique de Trotsky porte le cachet désagréable d'un subjectivisme qui semble vouloir poser le problème — comme l'écrivait un périodique communiste néerlandais — ainsi : A qui revient le rôle de dirigeant, à Staline ou à Trotsky ? Camarade Trotsky, excusez-nous ! Nous avons beaucoup de respect pour votre passé et apprécions hautement vos qualités, mais nous en avons assez des conflits entre dirigeants. Les chefs sont, tant que les hommes auront besoin d'être guidés, un mal nécessaire. Il n'est pas possible, ici, d'examiner à fond le problème des rapports entre chefs et masses, mais vous autres qui criez aussi : « tout par en bas ! » vous feriez bien de voir de plus près ceux que vous introduisez comme dirigeants dans votre noyau embryonnaire de IVe Internationale.

La méthode d'explication marxiste des classes et des théories, est certes en dernière instance un moyen spirituel indispensable pour éclairer les problèmes de la stratégie et de la tactique révolutionnaires, mais elle n'est pas une panacée spirituelle permettant de maîtriser et de modifier les reflets démoniaques de la vie des hommes.

LA QUESTION DES CHEFS ET DE LA MASSE

A l'aide de formules, il est facile d'habiller les statuts d'un groupe ou d'un parti. Le dixième des « onze points » de la Ligue Communiste Internationaliste (heureusement ce n'en sont plus que 11 au lieu de 21) est formulé ainsi :

« La condition nécessaire pour le développement sain des partis révolutionnaires prolétariens, tant nationalement qu'internationalement, est la démocratie dans le parti. Sans la liberté de critique, l'éligibilité des fonctionnaires de bas en haut, le contrôle de l'appareil par les membres, il n'y a pas de véritables partis révolutionnaires. L'illégalité transforme complètement les formes de la vie interne des partis révolutionnaires ; elle rend plus difficile ou parfois impossible les possibilités de discussions larges et d'élections. Mais, même dans les circonstances les plus difficiles, les principales exigences d'un régime de parti sain gardent leur valeur : information loyale du parti, liberté de critique et une véritable cohésion intérieure entre la direction du parti et la majorité. Pendant qu'elle étouffe la volonté des ouvriers révolutionnaires, la bureaucratie réformiste et des syndicats se transformait, malgré les millions de membres, en instances impuissantes. Pendant qu'elle étouffait la démocratie intérieure, la bureaucratie stalinienne étouffait le Comintern. La nouvelle Internationale, ainsi que les partis qui y adhèrent, doivent régir toute leur vie intérieure d'après les principes du centralisme démocratique. »

Ceux qui ont vu, presque pendant toute la durée d'une existence d'homme, jouer avec des mots, des textes et des formules (avec des mots on lutte et on prépare des systèmes, écrivait Goethe dans son « Faust ») considèrent de telles paroles abstraites comme autant de marionnettes. Ce qui importe, c'est la réalisation concrète, l'application pratique des dites formules ! Pour cela il faut un apprentissage et la création de caractères dans la masse. Dans sa polémique avec le syndicaliste russe, Martynov, Lénine a très justement montré que la spontanéité des masses n'est pas une chose qui jaillit « spontanément », mais que c'est une chose qui doit être apprise. Et cette spontanéité, de même que l'intelligence nécessaire et l'indépendance suffisante, par rapport aux « chefs », sont des qualités que les masses ne possèdent pas maintenant. Même pas toujours celles-là à qui on applique l'épithète de « conscientes ». Si les masses ouvrières de Russie et d'Allemagne (celles qu'on considérait encore bien comme les plus avancées) avaient possédés ces traits de conscience destructifs, auraient-elles permis l'énorme bureaucratisme et la